

THÉÂTRE BERNARD BLIER / PONTARLIER

CINÉ

CLUB

JACQUES BECKER

3

8 JANV. > 19 FÉV.

18/19

CINÉ CLUB

JACQUES BECKER

2 rue du Bastion | 25300 PONTARLIER
03 81 69 12 63
cineclubjacquesbecker@orange.fr
www.ccjb.fr

SÉANCES "À LA CARTE"

Carte d'adhésion (obligatoire)

plein tarif: 1€

valable pour toute la saison 2018/2019

Cette carte d'adhérent vous permet d'acheter des tickets individuels pour une séance à 5€ ou une carte "3 séances" à 13€

Carte d'adhésion (obligatoire)

tarif réduit: 1€

(- de 18 ans, carte Avantages Jeunes, personnes handicapées et allocataires du RSA) valable pour toute la saison 2018/2019

Cette carte d'adhérent vous permet d'acheter des tickets individuels pour une séance au tarif suivant: 1,50€

CARTE D'ABONNEMENT ANNUEL

Carte nominative valable pour l'ensemble de la saison

Jeune public: 18€ (-18 ans, étudiants et carte Avantages Jeunes)

Adulte: 60€

Senior (+ de 60 ans): 45€

Couple: 105€

Entrée gratuite pour les demandeurs d'emploi.

Salle accessible aux personnes handicapées, et équipée d'une boucle à induction magnétique pour les malentendants.

ÉDITO

À LIRE OU ÉVITER SELON VOTRE HUMEUR!

Faire un bulletin périodique de cinéma, c'est s'inscrire dans une démarche de programmeur! Programmer, c'est penser une grille de 7 à 8 films pour chacune des 5 périodes qui ponctuent l'année, avec des places, des inclus et des exclus... Cela suppose une sélection et une hiérarchie... Mais on ne programme pas pour nous, on propose pour un public: cela suppose une altérité! Et cela donne un programme... chargé de sens!

Aussi, en ce temps où vont fleurir les rendez-vous d'échanges de vœux, figure imposée de la bienséance relationnelle, il me plaît de vous offrir en étrennes, non pas une prime (à la casse, ou de Noël...), mais un bouquet d'œuvres cinématographiques qui aura vocation pour cette période dite d'hiver, de vous permettre la rencontre: la rencontre avec des réalisateurs et réalisatrices du Canada, des États-Unis, de Suisse et de France, en passant par l'Inde et le Kirghizistan, la rencontre avec la comédie, le thriller, le drame, la romance, sans oublier le documentaire musical, la rencontre avec le cinéma de genre afin de vous mettre sous la dent quelques œuvres emblématiques de belles morsures avec une nuit consacrée à 3 films représentatifs de la catégorie le samedi 2 février... Donc après le mois des vœux, et avec un gilet... rouge, de circonstance bien sûr!

Nous avons alors choisi, tranché, décidé ce qu'il était judicieux de vous offrir sur ces deux mois de glace!

Par ailleurs, notre démarche s'appuie toujours sur le désir de vous offrir un documentaire par période, ce sera *L'Opéra* de Jean-Stéphane Bron, et nous poursuivons notre fil rouge avec Xavier Dolan cette année: *J'ai tué ma mère...*

Nous maintenons notre mission de croiser les aventures de culture avec un partenariat assumé avec les Amis des arts, en proposant le magnifique film sur l'artiste peintre mexicaine Frida Kahlo, en ce début janvier!

Voilà... Quant au temps de vous présenter nos vœux, il vous faudra venir au moins à l'une ou l'autre des séances du mois de Janus pour les entendre et en partager l'augure... de vive voix!

Demeure pour nous, ce plaisir de plus en plus rare, mais que nous voulons préserver, de partager émotions, étonnements, sensations, et enthousiasmes au cours de cette année 2019 au berceau!

Cinématographique vôtre,

Patrick Colle,
Président du Ciné-Club Jacques Becker

EN PARTENARIAT AVEC LES AMIS DES ARTS

MARDI 8 JANVIER

18.³⁰ - 21.⁰⁰

FRIDA

JULIE TAYMOR

USA-Mexique-Canada
2002 | 122'

Mexico, 1922. Frida Kahlo est une jeune étudiante attirée par la peinture lorsqu'elle est gravement blessée dans un accident de bus. Elle peint pendant sa convalescence et montre ses toiles au grand peintre Diego Rivera, communiste notoire, qui tombe vite amoureux. Il lui fait connaître l'élite progressiste...

SCÉNARIO: Clancy SIGEL,
Diane LAKE, Gregory NAVA,
Anna THOMAS, Edward NORTON,
Rodrigo GARCIA
d'après le livre de Hayden HERRERA
IMAGES: Rodrigo PRIETO
MONTAGE: Françoise BONNOT
MUSIQUE: Elliot GOLDENTHAL

INTERPRÈTES:
Salma HAYEK (Frida Kahlo)
Alfred MOLINA (Diego Rivera)
Geoffrey RUSH (Léon Trotski)
Ashley JUDD (Tina Modotti)
Antonio BANDERAS (David Alfaro
Siqueiros)
Edward NORTON (Nelson
Rockefeller)
Valerio GOLINO (Lupe Marin)

“ **Imprévisible, sensuelle et dotée d'une belle énergie créatrice, Salma Hayek incarne avec beaucoup de conviction une artiste en prise directe avec ses passions.**

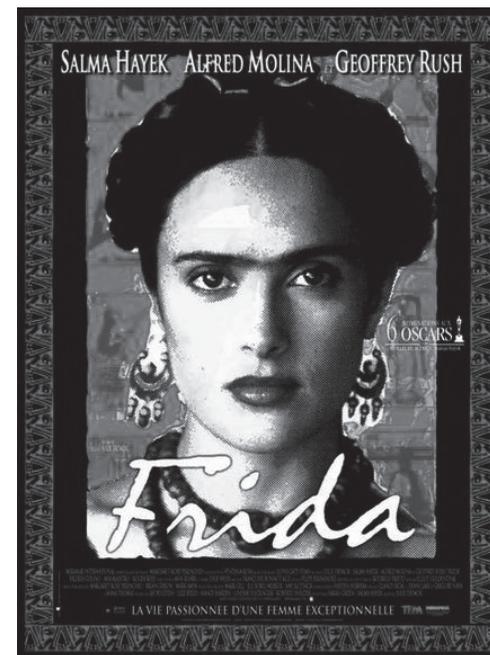
Le Figaroscope

LES FICHES DU CINÉMA

Après un premier long métrage étrange et audacieux, *Titus*, Julie Taymor réussit un exercice périlleux : l'évocation d'une période flamboyante et le portrait d'une figure historique mexicaine du siècle dernier, Frida Kahlo, peintre de caractère, dans la mouvance révolutionnaire et surréaliste, épouse de Diego Rivera, amie de Tina Modotti, maîtresse de Trotski... C'est à la fois une méditation sur la place de l'Art dans la vie (privée et publique), sur les rapports entre l'Art, la politique et l'amour : comment concilier indépendance, travail créatif, communisme, mariage et bisexualité ? L'actrice d'origine mexicaine Salma Hayek s'investit dans ce rôle avec une belle ardeur. Le photographe Rodrigo Prieto nous offre une image aux couleurs très tranchées et aux contours figuratifs proches de la peinture naïve ou symboliste de Frida Kahlo. Le film trouve le ton approprié et le juste milieu entre l'illustration pieuse et rétro et l'écriture créative, faisant appel par exemple aux frères Quay pour animer des marionnettes morbides, ou au studio Amoeba Proteus pour donner vie à des tableaux célèbres. Il sait garder ce qu'il faut de respect pour son sujet et oser l'ironie décalée, grâce à un recul stylisé (Rivera ne fait pas ses 68 ans à la fin !) et à une absence de naturalisme qui correspond bien au style des deux peintres.

LE PARISIEN

Voici un portrait passionnant et coloré de celle que l'écrivain Carlos Fuentes comparait à une " icône aztèque " .



Frida Kahlo



Magdalena Carmen Frida Kahlo Calderón voit le jour le 6 juillet 1907 à Coyoacán dans la banlieue de Mexico. Tout enfant

elle est atteinte par la poliomyélite, elle s'en relève avec une claudication qui la fera surnommer "Frida-la-boiteuse" par ses camarades de classe. Elle fréquente le collège allemand de Mexico, selon le souhait de son père d'origine germanique, avant d'entrer en 1922 à l'École préparatoire de l'Université de Mexico. Elle veut alors devenir médecin malgré l'intérêt qu'elle porte aux Beaux-Arts. Elle entame de brillantes études et s'intéresse à la politique. Le 17 septembre 1925, Frida est victime d'un grave accident de bus et échappe de justesse à la mort. Elle est clouée sur un lit d'hôpital pendant de longs mois. C'est là qu'elle commence à peindre une longue série d'autoportraits. En 1928, elle s'inscrit au Parti Communiste mexicain et s'intéresse plus particulièrement à l'émancipation de la femme. Elle décide très vite qu'elle ne subira pas le machisme de la société mexicaine et veut connaître la liberté et le plaisir. Elle rencontre Diego Rivera, peintre muraliste, avec qui elle se marie en 1929. Elle démissionne du Parti Communiste par solidarité avec son époux qui en a été exclu. En 1930 Diego et Frida emménagent à San Francisco où Rivera a été chargé de réaliser des peintures murales pour le San Francisco Stock Exchange et pour la California School of Fine Art. Frida subit sa première fausse couche. Par ailleurs, elle souffre beaucoup des séquelles de son accident. Une deuxième fausse couche, en 1932, la laisse déprimée et sans goût de vivre. Elle exorcise ses douleurs physiques et morales, comme elle le fera souvent par la suite, dans des tableaux (*Henry Ford Hospital* ou *Le lit qui vole*). Elle n'aime pas les États-Unis, pays où elle ne se sent pas à sa place. Elle exprime ses sentiments dans *Autoportrait debout* sur la frontière entre le Mexique et les États-Unis ou dans *Ma robe est suspendue de l'autre côté*. C'est en décembre 1933 que Diego Rivera consent à rentrer au Mexique. Le couple s'installe à San

Angel. La maison commandée à Juan O'Gorman, élève de Le Corbusier, devient vite la Mecque de l'intelligentsia internationale. On y parle d'art mais également de politique. Durant l'année 1935, Frida ne réalise que deux œuvres dont *Quelques petites piqûres* peinte à la suite de la découverte d'une relation amoureuse entre Diego et sa sœur Cristina. Elle part avec deux amies à New York et ne revient qu'à la fin de l'année. Le 9 janvier 1937 le Mexique accorde l'asile politique à Trotski et sa femme. Ils sont accueillis par Frida et Diego. Une brève liaison se noue entre Frida et Trotski à qui elle offre pour son anniversaire l'*Autoportrait dédié à Léon Trotski*. Frida se rend ensuite à Paris à la grande exposition sur le Mexique organisée par le gouvernement Cardenas. Elle loge chez André Breton et rencontre Tanguy, Picasso et Kandinsky, mais supporte difficilement les intellectuels parisiens. En septembre 1938, Breton est envoyé au Mexique par le ministère des Affaires étrangères pour une série de conférences sur l'état de la poésie et de la peinture en Europe. Il est reçu avec sa femme Jacqueline Lamba par le couple Kahlo-Rivera. Si une grande amitié naît entre Jacqueline et Frida, cette dernière refuse d'être taxée de surréaliste, arguant du fait qu'elle n'a jamais peint de rêve, mais sa propre réalité. Octobre voit le succès de son exposition à la galerie Julien Levy à New York durant laquelle elle vend vingt-cinq œuvres. Pendant son séjour, Frida a une liaison avec le photographe Nickolas Murray. En décembre Diego et Frida divorcent. En 1940, Frida ressent de fortes douleurs à la colonne vertébrale, elle se rend à San Francisco où elle est soignée par le docteur Eloesser pour qui elle peint *Autoportrait dédié au docteur Eloesser*. Diego lui propose de l'épouser de nouveau. Après ce deuxième mariage, le couple s'installe à Coyoacán. En 1942, Frida est élue membre du Seminario de Cultura Mexicana qui a pour mission d'encourager la culture mexicaine. Elle dirige ensuite une classe de peinture en 1943 à l'Académie des Beaux-Arts mais doit bientôt enseigner chez elle, les douleurs permanentes l'empêchant de marcher correctement. Elle doit porter un corset de fer que l'on retrouve dans *La colonne brisée*. Elle est opérée en 1946 puis en 1950. Elle subira six interventions avant de pouvoir se remettre à peindre. Hélas, en 1953, on lui ampute la jambe droite jusqu'au genou. Atteinte d'une pneumonie, Frida Kahlo meurt dans la nuit du 13 juillet 1954, elle vient d'avoir 47 ans. Sur sa dernière toile, qu'elle a peinte juste avant de mourir, elle a écrit : VIVA LA VIDA (Vive la vie).

Crèmerie Marcel Petite



Fromages, Vins
Produits régionaux
Épicerie fine

1 rue Sainte-Anne
25300 PONTARLIER
CENTRE-VILLE,
RUE PIÉTONNÉ

03 81 39 09 50

www.comte-petite.com



Pour vos réceptions
mariage, anniversaire, baptême,
banquet, lunch...

DEVIS GRATUIT

85 rue de la République - 25300 PONTARLIER
Tél. 03 81 46 70 70 - Fax 03 81 39 50 07
contact@bonnet-traiteur.com
www.bonnet-traiteur.com



CAISSE D'ÉPARGNE
DE BOURGOGNE FRANCHE-COMTE

Pour faciliter votre vie quotidienne à Pontarlier

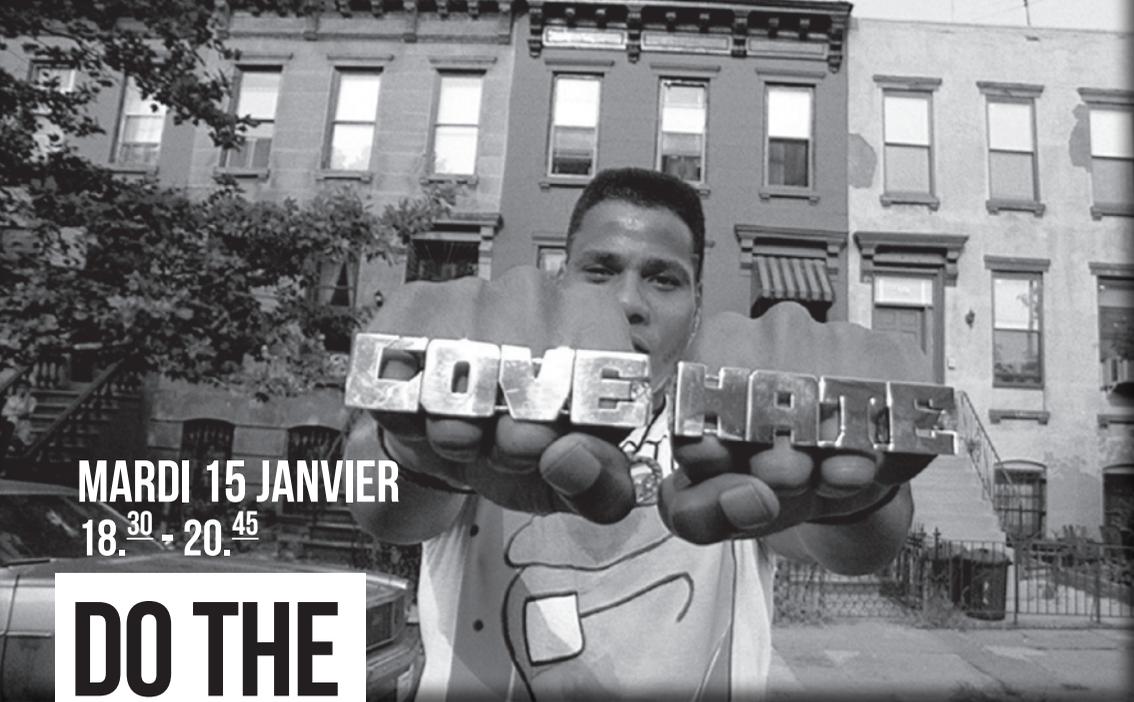
AGENCE RÉPUBLIQUE

du mardi au samedi 26 RUE DE LA RÉPUBLIQUE

AGENCE EUROPE

du lundi au vendredi 25 RUE DE SALINS

Pour les 2 agences, un numéro unique : 08 20 33 22 11 (0,12€ TTC la minute)



MARDI 15 JANVIER
18.³⁰ - 20.⁴⁵

DO THE RIGHT THING

SPIKE LEE

USA | 1989 | 120'

- VERSION RESTAURÉE EN NUMÉRIQUE -

SCÉNARIO: Spike LEE
IMAGES: Ernest DICKERSON
MONTAGE: Barry Alexander BROWN
MUSIQUE: BILL LEE

INTERPRÈTES:
Spike LEE (Mookie)
Danny AIELLO (Sal)
John TURTURRO (Pino)
Samuel L. JACKSON (Mr Señor Love Daddy)

À Brooklyn, c'est littéralement le jour le plus chaud de l'année. Mookie, un jeune afro-américain, est livreur à la pizzeria du quartier, tenue par Sal et ses deux fils, d'origine italienne. Chacun vaque à ses occupations, mais la chaleur estivale va bientôt cristalliser les tensions raciales.

Dans le cadre des séances hebdomadaires du Ciné-Club



TOUS LES 3^{ES} MARDIS DU MOIS
BAR & PETITE RESTAURATION

seront proposés de 18h à 21h 30 dans le hall du théâtre.

Un moment propice aux échanges conviviaux. Rendez-vous dès le 15 janvier!

TÉLÉRAMA

Avec ce film, Spike Lee devenait le chef de file du cinéma noir américain d'aujourd'hui : des rythmes rap du groupe Public Enemy au look de ses personnages, adeptes d'une mode "streetwear" colorée et authentique, *Do the right thing* reflétait une nouvelle culture urbaine et prenait la température de la rue new-yorkaise.

Et la température est très chaude dans ce coin de Brooklyn, montré comme un petit village où cohabitent plusieurs communautés raciales, Noirs, Italo-Américains, Portoricains, Coréens. Mookie, le livreur de pizzas (joué par Spike Lee lui-même), travaille pour des Blancs, mais fait le lien entre toutes les familles de ce quartier où l'on croise des figures pittoresques. Lancé sur le ton de la comédie, le film se focalise peu à peu sur des questions raciales qui engendrent une tension explosive. Spike Lee met en scène une sorte de grand débat public d'où émergent plusieurs discours plus ou moins tolérants. Le sympathique poivrot Da Mayor se range du côté du pacifisme hérité de Martin Luther King, tandis qu'un trublion nommé Buggin Out prône l'agressivité avec les arguments de Malcolm X. Mais les personnages ne sont pas que des porte-voix, et le film sait rester vif malgré ses lourds enjeux politiques. Spike Lee interprète le personnage le plus haïeux finalement, ce qui annonce la radicalisation de ses films suivants, marqués par des enjeux plus idéologiques que cinématographiques.



LES INROCKS

Il est clair que *Do The right thing* a inspiré toute une génération de cinéastes noirs américains comme John Singleton (*Boyz'n' the hood*) ou les frères Hughes (*Menace II Society*), qui se sont emparés du cinéma pour porter sur les écrans une voix noire punchy, affirmative, revendicatrice. Avant Spike Lee, les Noirs étaient bien sûr présents dans le cinéma américain y compris dans le système hollywoodien. Il y avait bien sûr la blaxploitation

des années 70, ou des superstars comme Eddy Murphy, mais consciemment ou pas, ils étaient toujours apolitiques, ou instrumentalisés par le business, majoritairement blanc.

Avec *Do the Right Thing*, c'était la première fois qu'un Noir faisait un film en contrôlant tous les aspects (écriture, réalisation, production) et en portant le fer politique dans l'une des plaies sociales du pays, en synchronisme avec ce qui se passait dans le rap. Singleton ou les frères Hughes ont bien retenu la leçon, mais pas qu'eux. L'aura de Spike Lee a traversé l'océan pour infuser le cinéma français. Des films comme *La Haine* de Mathieu Kassovitz ou *Ma 6-T va cracker* de Jean-François Richet (et tous les films sur les quartiers qui se sont faits dans la foulée donnant lieu au sous-genre français du "banlieue-film") viennent entre autres de *Do the Right Thing* : même ancrage urbain populaire, même regard sur les tensions ethniques et sociétales, même style empruntant à la pop culture de la rue, même portée politique.

Spike Lee en films

- 1983 *Joe's Bed-Stuy Barbershop: We cut Heads*
- 1986 *Nola Darling n'en fait qu'à sa tête*
- 1988 *School Daze*
- 1989 *Do the Right Thing*
- 1990 *Mo'Better Blues*
- 1991 *Jungle Fever*
- 1992 *Malcolm X*
- 1994 *Crooklyn*
- 1995 *Clockers*
- 1996 *Girl 6*
- 1997 *4 Little Girls*
- 1998 *He Got Game*
- 1999 *Summer of Sam*
- 2000 *The Veru Black Show*
- 2002 *La 25^e Heure*
- 2004 *She Hate Me*
- 2006 *Inside Man*
- 2008 *Miracle à Santa Anna*
- 2009 *Kobe Doin' Work*
- 2012 *Red Hook Summer*
- 2013 *Old Boy*
- 2014 *Da Sweet Blood of Jesus*
- 2015 *Chi-Raq*
- 2018 *BlackKkKlansman: J'ai infiltré le Ku Klux Klan*



MARDI 22 JANVIER
18.³⁰ - 20.⁴⁵

UMRIKA

PRASHANT NAIR

Inde | 2005 | 105'

Les habitants de Jivatpur sont galvanisés par le voyage de l'un d'entre eux, parti conquérir "Umrika". L'Amérique, ils la découvrent à travers les cartes postales qu'il envoie. Mais quand il cesse d'écrire, son petit frère se lance à sa recherche.

“ Une autre façon, presque caressante, de parler de ces migrants aux rêves si grands. L'Express

SCÉNARIO: Prashant NAIR
IMAGES: Petra KORNER
MONTAGE: Xavier BOX,
Patricia ROMMEL
SON: Christian CONRAD

INTERPRÈTES:
Suraj SHARMA (Ramakant)
Tony REVOLORI (Lalu)
Prateik BABBAR (Udai)
Smita TAMBE (Mère de Ramakant)
Pranod PATHAK (Père de Ramakant)

20 MINUTES

L'un est indien, l'autre est américain d'origine guatémaltèque. Tous deux ont été découverts dans de grands succès hollywoodiens : Suraj Sharma dans *L'Odyssée de Pi* (2012) d'Ang Lee et Tony Revolori dans *Grand Budapest Hotel* (2014) de Wes Anderson. Ils se ressemblent tant qu'ils pourraient presque être des frères mais ils incarnent deux amis dans *Umrika* de Prashant Nair, prix du public au Festival de Sundance.

L'Amérique, je veux l'avoir et je l'aurai

Umrika, c'est l'Amérique qu'un Indien est parti conquérir... Sans nouvelles de lui depuis des mois, son frangin et son meilleur copain partent sur ses traces découvrant qu'il n'a peut-être jamais quitté l'Inde... Cette chronique ancrée dans les années 1980 confirme que ses deux comédiens sont vraiment épatants. Suraj Sharma qui a tenu un petit rôle dans la série *Homeland* est aujourd'hui âgé de 23 printemps et il a joliment mûri depuis *L'Odyssée de Pi*. Tony Revolori, 19 ans, a joué dans *Dope* de Rick Famuyiwa qui a clos la Quinzaine des réalisateurs cette année. Enfant de la balle (son frère est aussi comédien), il a aussi pris goût aux plateaux de cinéma. Tous deux emportent cette chronique qui confirme l'émergence d'un nouveau cinéma indien. Avec ces deux grands talents en herbe, on découvre une Inde authentique loin des fastes de Bollywood... C'est beau et poignant à la fois. En bref, à découvrir au plus vite.

LE JDD

Cette fable humaniste, au rythme un peu lent, confirme la bonne santé, et la diversité, du cinéma d'auteur indien. Prashant Nair aborde des thèmes aussi graves que l'immigration, le fossé entre les cultures, le décalage entre les grandes villes et la vie à la campagne, sur le thème de la fable et avec un humour teinté d'une réjouissante ironie. On se régale de la vision très naïve et décalée de l'Amérique qu'ont les Indiens du petit village.

LA CROIX

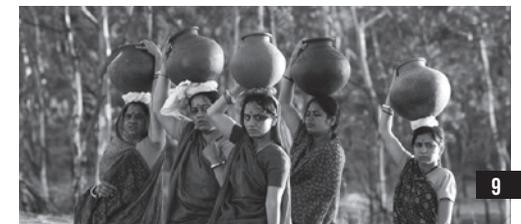
Né en Inde au sein d'une famille aisée et cosmopolite, élevé entre la Suisse, l'Afrique et les États-Unis, le réalisateur indien Prashant Nair explique avoir toujours été sensible aux projections et préjugés qui accueillent, où qu'il soit, l'étranger. Ayant trouvé partout sur la planète la même fascination pour les États-Unis, il se dit questionné par

cette "Amérique" que chacun se construit mentalement, en fonction de ce qu'il en connaît, de ce qu'il est, de ce vers quoi il tend. Et de citer Andy Warhol, qui écrivit un jour : « Chacun a en soi des morceaux d'une Amérique imaginaire qu'on croit vraie mais qui n'existe pas. » Élaboré sur ce terreau, *Umrika* ne manque pas d'intérêt dans les sujets qu'il aborde – comme l'idée de se conformer aux rêves des autres – mais témoigne, dans sa construction narrative et ses choix de mise en scène, d'une dommageable acculturation. À le découvrir, on a davantage l'impression d'assister à la projection d'un film américain situé en Inde que d'un film indien, fût-il engagé sur un chemin divergeant de la production de Bollywood. L'impression se confirme lorsqu'on apprend que le film, primé au festival américain de Sundance, s'est élaboré au sein d'ateliers d'écriture liés à ce festival. Prashant Nair s'est lui aussi conformé à "son" Amérique.

LCI

Suraj Sharma, il y a une vie après *L'Odyssée de Pi*

Dans la vie, tout est question de (bon) karma... L'acteur indien Suraj Sharma en sait quelque chose. Né sous une bonne étoile en 1993 à New Delhi, d'un père ingénieur et d'une mère économiste, le jeune homme a triomphé en 2012 en donnant la réplique à un tigre en images de synthèse dans le film oscarisé de Ang Lee, *L'Odyssée de Pi*. Un destin incroyable pour celui qui ne faisait qu'accompagner son frère cadet au casting. Choisi par surprise parmi 3 000 candidats pour son regard à la fois puissant et innocent, Suraj crève l'écran sous les traits de Piscine Molitor Patel. « Je n'avais rien prévu de tel et j'ai très vite compris pendant le tournage à quel point la comédie me plaisait », reconnaît l'intéressé. Avant d'ajouter : « Mon but par la suite était d'en apprendre davantage sur le cinéma ». Au lieu d'enchaîner les rôles, le jeune homme préfère alors étudier le Septième Art à New York. « J'ai reçu plusieurs propositions mais je suis très précautionneux dans mes choix », admet le brun ténébreux. Depuis 2012, il n'a en effet été aperçu que dans le drame *Million Dollar Arm* de Craig Gillespie (inédit en France) et dans la quatrième saison de *Homeland*, où il incarne l'énigmatique Aayan Ibrahim. « J'ai rencontré des gens talentueux sur cette série, comme Claire Danes ou Lesli Linka Glatter (la star et la réalisatrice de la série – ndr). Cela m'a permis de mieux comprendre l'univers de la télé, qui m'était étranger », confie-t-il.





MARDI 29 JANVIER
18.³⁰ - 20.⁴⁵

L'OPÉRA

JEAN-STÉPHANE BRON

France-Suisse
2017 | 110'

Une saison dans les coulisses de l'Opéra de Paris. Passant de la danse à la musique, tour à tour ironique, léger et cruel, *L'Opéra* met en scène des passions humaines, et raconte des tranches de vie, au cœur d'une des plus prestigieuses institutions lyriques du monde.

“ Un film passionnant et vivifiant, où se racontent les joies et vicissitudes du collectif.

Bande à part



IMAGES: Blaise HARRISON
MONTAGE: Julie LENA
MONTAGE SON: Étienne CURCHOD,
Jérôme CUENDET
ASSISTANTE MISE EN SCÈNE:
Joana CARLINI

L'HUMANITÉ

L'Opéra de Jean-Stéphane Bron. Le documentariste, auteur du *Génie helvétique* et de *Cleveland contre Wall Street* nous fait tout un monde de l'Opéra de Paris.

Documentariste incisif et passionnant, Jean-Stéphane Bron émerge éprouvé, mais vaillant de son précédent opus, *L'Expérience Blocher*. Besoin de s'évader du confinement vers des espaces plus peuplés, désir d'inconnu comme à chacun de ses films et voilà Jean-Stéphane Bron passant murs et portes de l'Opéra de Paris, considérable institution culturelle française. [...] Jean-Stéphane Bron ne connaît pas l'Opéra, majuscule ni minuscule. Pour Jean-Stéphane Bron, la Bastille est à prendre. La séquence inaugurale montre les pompiers qui, sur le toit, hissent contre le vent le drapeau tricolore dans un ciel à la Delacroix.

1 700 employés répartis en 70 corps de métiers

Le sentiment de grandeur ainsi inscrit sur l'immensité de l'horizon, bien d'autres pouvoirs de suggestion seront mis à contribution. À commencer par le pouvoir en personne quand l'équipe de direction nouvellement en place met au point les éléments de langage destinés à la presse un soir d'inauguration. L'exercice de "wording" consiste à mettre le dicible en mots et l'indicible sous la moquette des bureaux du huitième étage. La séquence forcément grince. Elle permet à Bron de tendre au spectateur une main complice qui incite à parcourir avec lui tous les degrés intérieurs de l'édifice. On le découvre dans ses pas à mesure des tableaux du film. Tous ou presque restituent des coulisses ce que les spectacles dérobent par nature aux sens. Le grand corps social de *L'Opéra* fait l'objet d'une récolte de frictions et de dévotions au travail sous le commandement de l'art lyrique et de ses nécessités impérieuses. C'est peu dire que des contradictions sont à l'œuvre dans une institution qui, certes dotée de moyens très importants à l'aune des subventions publiques, voit s'accroître le désengagement de l'État. Le ministère de la Culture prône la rentabilité tout en exigeant un meilleur accès du public, oblige donc à un nombre toujours plus important de représentations en imposant une baisse de la masse salariale. On assiste dans le film à une édifiante discussion sur le prix des places en

forme d'impossible quadrature du cercle, ou du chœur. Débuté en janvier 2015, le film traverse nombre de représentations et mises en scène que scandent chaos internes et mouvements sociaux. Les opposants à la loi Travail apparaissent en plongée lointaine sous le regard de Stéphane Lissner derrière ses vitres panoramiques. La négociation qu'il conduit au téléphone avec une entité invisible renvoie cette dernière à l'abstraction. Question d'interprétation. Les impératifs n'en sont pas moins concrets, déclinés en incarnations qui se doivent de produire sans relâche. Bron a choisi quelques figures emblématiques de sa recherche, à commencer par le jeune baryton-basse Micha Timochenko, emporté dans la joie pure lorsqu'il est sélectionné à l'académie de l'Opéra. Issu d'un petit village russe, le très talentueux jeune homme à la vision neuve devient une sorte de compagnon idéal dans le cheminement proposé.

À la manière d'un kaléidoscope, les fragments se cloisonnent et s'agencent. L'art du récit file les émotions. Deux régisseuses à leur console chantent la partition à la croche près. Saisie depuis l'arrière de la scène dans un seul plan, une danseuse achève sa prestation, fait son retour dans l'obscurité et s'effondre d'épuisement. Le passage des lumières de la rampe à celles du travail éclaire maquilleuses, repasseuses ou répétitions. Le tout est combiné par l'art du récit. Une riche dame d'œuvres helvétique permet à une classe d'enfants de banlieue une transitoire formation de violon qui se termine par un concert auxquels les parents assistent. Beaucoup d'enfants sont noirs. Noire aussi la femme de ménage qu'ils croisent sur l'escalator dont elle nettoie la rambarde. La dramaturgie fait œuvre politique que le superbe final musical soulève.





La nuit des Vampires



SAMEDI 2 FÉVRIER

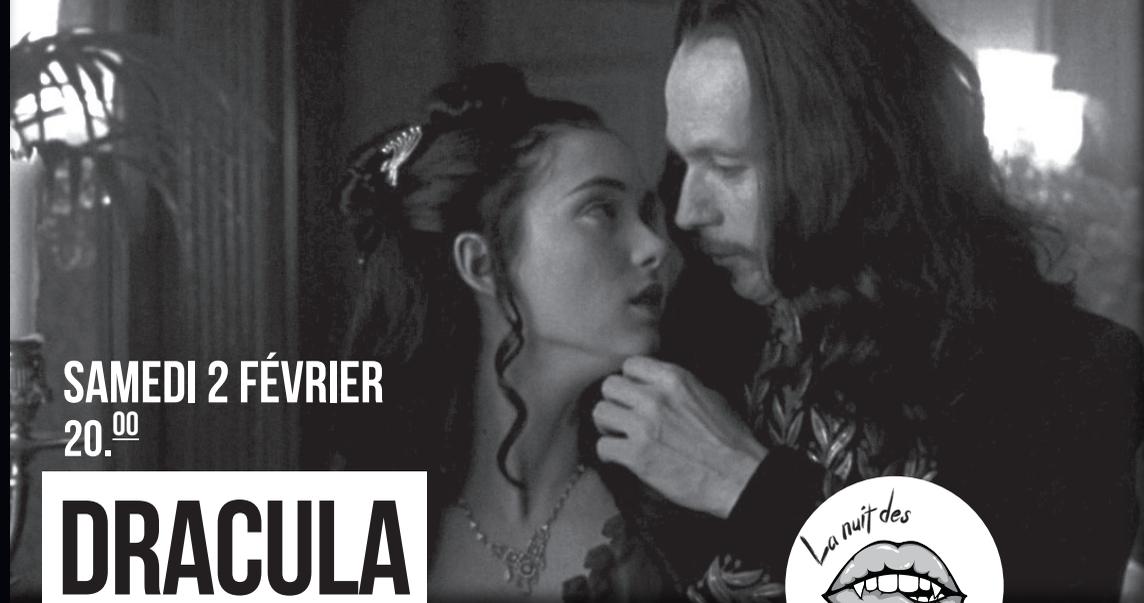
20.⁰⁰ DRACULA

23.⁰⁰ LE BAL DES VAMPIRES

01.⁰⁰ ONLY LOVERS LEFT ALIVE

Pass pour les 3 films + apéro + repas + surprise pour 15 €

Entrée gratuite aux séances pour les possesseurs de la carte d'abonnement annuel du Ciné-Club.



SAMEDI 2 FÉVRIER
20.⁰⁰

DRACULA

FRANCIS FORD COPPOLA

USA | 1992 | 128'

En 1492, le prince Vlad Dracula, revenant de combattre les armées turques, trouve sa fiancée suicidée. Fou de douleur, il défie Dieu, et devient le comte Dracula, vampire de son état. Quatre cents ans plus tard, désireux de quitter la Transylvanie pour s'établir en Angleterre, il fait appel à Jonathan Harker, clerk de notaire et fiancé de la jolie Mina Murray. La jeune fille est le sosie d'Elisabeta, l'amour ancestral du comte...

FRANCE SOIR

Ce *Dracula* new wave est celui qui colle le plus près au roman éponyme de Bram Stoker, et Coppola est parvenu à rendre au personnage toute la dimension lyrique et érotique royalement éludée dans les moutures antérieures.



SCÉNARIO: Bram STOKER,
James V. HART
IMAGES: Michael BALLHAUS
MONTAGE: Glen SCANTLEBURY
MUSIQUE: Wojciech KILAR

INTERPRÈTES:
Gary OLDMAN (Prince Vlad Dracula)
Winona RYDER (Mina Murray /
Elisabeta)
Keanu REEVES (Jonathan Harker)
Anthony HOPKINS (Le professeur
Abraham Van Helsing)
Richard E. GRANT (Le docteur
Jack Seward)

“ Nous sommes certes du côté de Méliès, mais d'un Méliès mélancolique sous l'éclat du baroque.

Positif



SAMEDI 2 FÉVRIER
23.00

LE BAL DES VAMPIRES

ROMAN POLANSKI

USA-Angleterre
1967 | 108'



SCÉNARIO: Roman POLANSKI,
Gérard BRACH
IMAGES: Douglas SLOCOMBE
MONTAGE: Alastair MCINTYRE
MUSIQUE: Krzysztof KOMEDA

INTERPRÈTES:
Roman POLANSKI (Alfred, l'assistant)
Jack MacGOWRAN (Professeur
Abronsius)
Sharon TATE (Sarah Saga)
Ferdie MAYNE (Le comte Von Krolock)

Persuadé que les vampires existent, le professeur Abronsius consacre tout son temps à la traque de cette espèce effrayante. Accompagné par son fidèle assistant, le jeune Alfred, ce scientifique farfêlu parcourt la Transylvanie et finit par arriver dans un petit village qui semble être un nid de vampires. Dans la taverne, des gousses d'ail ornent les murs. Les habitants n'osent répondre à ses questions et semblent terrifiés par une étrange présence. Bientôt, la fille de l'aubergiste, Sarah, est enlevée par un vampire. Abronsius et Alfred, transi d'amour devant la belle jeune fille, partent à sa recherche. Elle est retenue au château du comte von Krolock. Mais leur étonnement est à son comble lorsqu'ils sont reçus avec amabilité dans la luxueuse demeure. Là, les vampires préparent leur bal annuel. Les deux compères ne sont pas au bout de leurs surprises...



TÉLÉRAMA

Le Couteau dans l'eau, premier long métrage réalisé par Roman Polanski (1962), a littéralement sonné le glas du cinéma polonais classique. Premier film - et le seul tourné dans la langue maternelle du cinéaste - à s'éloigner des contraintes du réalisme social liées à la politique du pays, cette œuvre en apparence simpliste, subjuguée dès sa sortie par son étonnante maîtrise technique. Le cinéaste enchaîne avec *Répulsion*, pierre angulaire de sa filmographie à venir, récompensé par l'Ours d'argent au Festival de Berlin. Le metteur en scène y maintenait une tension permanente grâce à une mise en scène aussi virtuose qu'implacable, portée par la beauté froide et inquiétante de Catherine Deneuve qui venait d'exploser en France avec *Les Parapluies de Cherbourg*.

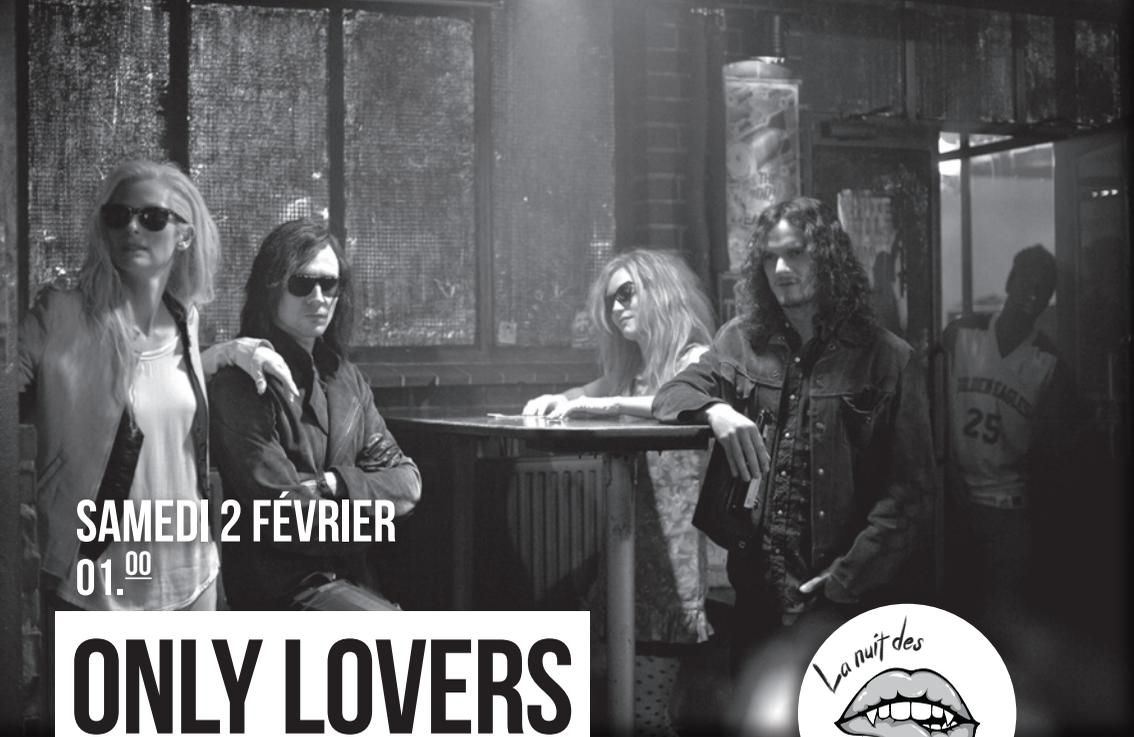
Après le succès de *Répulsion*, Roman Polanski est totalement libre de réaliser un projet qui lui tient à cœur, un film coécrit avec Gérard Brach qui reflète leurs goûts en matière de cinéma. Avec une liberté créatrice totale et une imagination débordante, Roman Polanski, littéralement galvanisé derrière sa caméra, signe son film le plus singulier, l'irracontable *Cul-de-sac*, qui reflète alors l'état d'esprit du metteur en scène, exalté et passionné, touchant à tous les genres, du film de gangsters des années 40 en passant par la comédie et même le fantastique.

Dans *Cul-de-sac*, Roman Polanski privilégie l'atmosphère, le cadre, la photo, le baroque des personnages (magnifique Françoise Dorléac, survoltés Donald Pleasence et Lionel Stander), le non-sens. Roman Polanski obtient l'Ours d'Or au Festival de Berlin 1966 et le Prix de la critique italienne au Festival de Venise en 1966.

Jusqu'alors, Roman Polanski avait fait preuve de son aisance à filmer une action réduite et un lot restreint de personnages dans un décor exigu (un petit voilier, un appartement, un château abandonné), avec un sens réel du suspense. Avidé de séries B d'épouvante, qui comme beaucoup d'autres spectateurs le font plus rire que frissonner, Roman Polanski collabore à nouveau avec son scénariste Gérard Brach et planchent tous deux sur une comédie d'horreur, une parodie des films de la Hammer, un film de vampires à travers lequel le cinéaste souhaite rendre hommage aux comiques qui l'ont fait rire dans sa jeunesse, notamment le duo Laurel & Hardy. Pour cela, il demande au comédien Jack MacGowran, déjà présent dans *Cul-de-sac*, de tenir le rôle principal du *Bal des vampires*, celui du légèrement abruti Professeur Abronsius. Roman Polanski se réserve le rôle du disciple, jeune naïf embarqué malgré lui dans cette aventure, qui sur le chemin va tomber amoureux d'une affriolante jeune rousse, et on le comprend puisqu'elle est interprétée par la sublime Sharon Tate. Ce quatrième long métrage est également le premier en couleurs du cinéaste polonais.

Non seulement *Le Bal des vampires* est une magnifique comédie burlesque renvoyant aux grands classiques du slapstick américain des années 1930, mais c'est aussi un véritable film de genre magistralement mis en scène, qui respecte la mythologie du vampire tout en la réinventant constamment, en détournant les codes et clichés du genre avec virtuosité. La photographie de Douglas Slocumbe (la trilogie *Indiana Jones*) réalisée en Metrocolor est à se damner, la musique de Krzysztof Komeda (*Le Couteau dans l'eau*) envoûtante, les décors - dans les Dolomites italiennes pour les extérieurs - sont majestueux. Chaque séquence est un véritable tableau à part entière.

Le Bal des vampires n'a absolument pas pris de rides, demeure frais, divertissant, enjoué, furieusement poétique et ravit toujours autant les sens. On peut donc parler de chef-d'œuvre.



SAMEDI 2 FÉVRIER
01.⁰⁰

ONLY LOVERS LEFT ALIVE

JIM JARMUSCH

Allemagne-Angleterre-France-Chypre
2013 | 123'



SCÉNARIO: Jim JARMUSCH
IMAGES: Yorick LE SAUX
MONTAGE: Affonso GONÇALVES
MUSIQUE: Jozef VAN WISSEM

INTERPRÈTES:
Tom HIDDLESTON (Adam)
Tilda SWINTON (Ève)
Mia WASIKOWSKA (Ava)
John HURT (Christopher Marlowe)
Jeffrey WRIGHT (Dr. Watson)

Dans les villes romantiques et désolées que sont Détroit et Tanger, Adam, un musicien underground, profondément déprimé par la tournure qu'ont prise les activités humaines, retrouve Ève, son amante, une femme endurente et énigmatique. Leur histoire d'amour dure depuis plusieurs siècles, mais leur idylle débauchée est bientôt perturbée par l'arrivée de la petite sœur d'Ève, aussi extravagante qu'incontrôlable. Ces deux êtres en marge, sages mais fragiles, peuvent-ils continuer à survivre dans un monde moderne qui s'effondre autour d'eux ?

LES INROCKS

Dès lors, l'input ayant été donné, le personnage prend la route et le récit se déroule, comme une nonchalante déambulation.

En cela, *Only lovers left alive* est le film le plus sédentaire de Jim Jarmusch, à l'image de son personnage principal, Adam (Tom Hiddleston), énigmatique compositeur de rock indus claquemuré dans une tour d'ivoire aux allures de bicoque décatie en plein no man's land de Détroit. Cette sédentarisation du héros jarmuschien est un signe. Le monde ne vaut même plus qu'on le traverse. Il n'a plus rien à offrir. Ses meilleurs fruits ont déjà été cueillis il y a longtemps (pêle-mêle le rock pionnier d'Eddie Cochran, les peintures de Basquiat, le théâtre de Marlowe, autant de fétiches révéérés, exhibés comme des vestiges d'une civilisation disparue).

C'est en tout cas ce que pense Adam, qui a fait du passéisme une force active, un principe de révolte, mais dont la seule forme de refus est la bunkerisation. Seul dans sa demeure, il compose d'entêtantes boucles mélodiques. Autour de la maison, de jeunes fans se pressent pour apercevoir l'artiste mystérieux qui ne se montre pas, qu'on peut simplement espérer apercevoir parfois la nuit. Oui, seulement la nuit, puisque Adam est un vampire. Mais un vampire ultra-contemporain, qui comme beaucoup d'humains du XXI^e siècle a réformé ses pratiques alimentaires, ne chasse pas, n'égorge pas les gens et s'approvisionne dans des labos sanguins. Un vampire vegan et bio en quelque sorte.



La misanthropie d'Adam est probablement en partie celle de Jarmusch, dont l'horreur que lui inspire le monde contemporain était déjà largement le sujet de *The Limits of Control* (dans

lequel il fallait abattre un personnage incarné par Bill Murray, accusé d'avoir fait des sciences économiques une dictature). Détroit est évidemment la scène parfaite pour représenter l'agonie hideuse du capitalisme. Et le film en tire un parti saisissant le temps de longues traversées nocturnes en voiture, où les personnages ne croisent jamais personne nulle part. Y apparaît une ville industrielle du XX^e siècle vidée de son contenu humain et peu à peu rognée par la décomposition, rendue à la vie sauvage, où quelques tribus hipsters font figure de survivants et composent avec la décroissance.

Mais si Jarmusch partage la sévérité de jugement d'Adam, il exerce aussi une ironie bienvenue sur cette humeur grognonne de vieil ermite, pour qui tout est foutu et qui préfère écouter en boucle ses vieux vinyles. Il adjoint surtout à Adam une figure mi-jumelle mi-compagne, prénommée évidemment Ève (Tilda Swinton). Ève, résidant à Tanger, est plus empathique avec ces dégénérés d'humains (qu'Adam appelle "les zombies" et dont il décrète que Los Angeles est leur capitale) et elle investit un minimum le futur, veut croire qu'un rebond est encore possible, même lorsqu'on a le sentiment d'être parvenu au bout du temps.

C'est peu dire qu'*Only lovers...* n'est pas un film de vampires. Jarmusch désactive toutes les conventions du genre : pas de traque, pas de suspense, (quasiment) pas de meurtres. Le vampire ne l'intéresse pas du tout comme prédateur – donc potentiel héros de film d'action – mais comme immortel – donc spectateur de ce temps immobile qu'est l'éternité, héros archétypalement moderne, dans le sens antonio-wenderso-jarmuschien.

De façon tout à fait inattendue, ce film humoristiquement dépressif se suspend sur une folle remontée du désir. Comme dans *Détroit sinistré*, où peu à peu la nature reprend ses droits, et où une végétation luxuriante transperce le bitume, une repousse est toujours possible là où le désert semblait l'horizon. Il suffit d'un corps (deux en l'occurrence) pour stimuler une grosse remontée désirante. Il suffit d'une canine pour que la vie s'écoule à nouveau en soi. Il suffisait d'une bonne métaphore (ces vampires-dandys sublimes) pour que Jarmusch livre son film le plus séduisant et intime.





MARDI 5 FÉVRIER
18.³⁰ - 20.⁴⁵

J'AI TUÉ MA MÈRE

XAVIER DOLAN

Canada | 2009 | 100'

Hubert Minel n'aime pas sa mère. Du haut de ses 17 ans, il la jauge avec mépris, ne voit que ses pulls ringards, sa décoration kitsch et les miettes de pain qui se logent à la commissure de ses lèvres quand elle mange bruyamment. Au-delà des irritantes surfaces, il y a aussi la manipulation et la culpabilisation, mécanismes chers à sa génitrice. Confus par cette relation amour/haine qui l'obsède un peu plus chaque jour, Hubert vague dans les arcanes d'une adolescence à la fois marginale et typique - découvertes artistiques, ouverture à l'amitié, ostracisme, sexe - rongé par la hargne qu'il éprouve à l'égard d'une femme qu'il aimait pourtant jadis.



SCÉNARIO: Xavier DOLAN
IMAGES: Stéphanie WEBER-BIRON
MONTAGE: Hélène GIRARD
CONCEPTION SONORE: Sylvain BRASSARD
MUSIQUE: Nicholas S. L'HERBIER

INTERPRÈTES:
Anne DORVAL (Chantal Lemming)
Xavier DOLAN (Hubert Minel)
Suzanne CLÉMENT (Julie Cloutier)
François ARNAUD (Antonin)
Patrícia TULASNE (Hélène)
Niels SCHNEIDER (Éric)

★★★
PRIX "REGARD JEUNE", PRIX SACD,
ART CINEMA AWARD
À LA QUINZAINE DES RÉALISATEURS,
CANNES 2009.



AVOIR-ALIRE

Xavier Dolan a vingt ans et son style et son talent s'affirment dès son premier long métrage. Bien que le héros de *J'ai tué ma mère* se prénomme Hubert, ce dernier incarne bien l'alter ego du cinéaste. À peine sorti de l'adolescence, il ose proposer un retour sur cette période conflictuelle de sa vie. La prise de recul est complètement absente, mais le ton incisif et accusateur que le réalisateur emploie, rend l'œuvre attrayante. L'autobiographie est (nécessairement) narcissique, mais le réalisateur présente les faits, rien que les faits. Il ne cherche pas à se mettre en avant ou à enjoliver son histoire : il parle de lui mais son discours n'est pas égocentrique. Sa capacité à se présenter objectivement révèle une grande maturité et une évidente honnêteté intellectuelle.

Le rejet du fils envers sa mère constitue le fil directeur de *J'ai tué ma mère*. Le jeune Hubert ne supporte pas cette maman qu'il ne trouve pas assez bien à son goût ; une médiocrité intolérable se dégage de cette femme qu'il a idéalisée. Sous des couverts de rébellion et de revendications d'indépendance, le garçon est encore dans une imagerie enfantine de sa mère qu'il ne peut envisager comme un individu à part entière, avec sa personnalité propre, ses rêves et obligatoirement ses défauts. La prise de conscience est violente parce qu'elle signifie pour l'adolescent qu'il devient adulte et qu'il partage la réalité de ses parents.

Cet enchevêtrement d'émotions mêlant intimement le cinéaste à son film prend corps par les séquences en noir et blanc introduites au milieu de la fiction. Face caméra, le réalisateur ne se cache plus derrière son avatar, mais décrit expressément son ressenti. Là se situe toute la complexité et l'intérêt certain du métrage. En effet, la réalité, la "vraie vie" est en noir et blanc et c'est la fiction, ce qui n'est pas directement réel,

qui est captée en couleur. Étrange paradoxe mais qui prend sens si l'on comprend que cette crise appartient au passé du cinéaste qui l'exorcise par le cinéma. Le Septième Art devient le catalyseur, le miroir introspectif de Dolan.

Ces séquences ne sont pas les seuls encarts du film puisque le cinéaste choisit de faire des inserts de pans du décor au rythme de l'évolution de la relation du fils et de sa mère. Tels des tags, ces gros plans créent un leitmotiv et soutiennent une cadence qui donne à cette première œuvre sa singularité. Xavier Dolan, qui ne cache pas sa passion pour Jackson Pollock tout au long du métrage, fait lui aussi du dripping : tous ces détails qu'il exècre sont autant de jets de peinture qu'il fait se répandre sur le mur. Sur l'écran, les objets qui incarnent cette mère adorée et détestée, se diluent et lui offrent la perspective d'un regard neuf et empreint de discernement. La distance saine et sereine se crée finalement. Pari réussi haut la main pour Xavier Dolan.

Propos de...

XAVIER DOLAN

« J'ai écrit le scénario en trois jours, juste après avoir quitté l'école, rempli de griefs contre ma mère, le système éducatif. Ça a été un défouloir, une catharsis. Je l'ai écrit comme une lettre vindicative qu'on écrit à quelqu'un sans jamais lui envoyer. »



“Voilà qui pourrait présager le film-gadget. C'est tout le contraire qui s'impose, avec la mise en place à la fois rigoureuse et complexe des personnages, un mélange d'humour, de cruauté et de notations précises du quotidien.

Les Cahiers du cinéma

COUP DE CŒUR DES COMMERCANTS

MARDI 12 FÉVRIER
18.³⁰ - 20.⁴⁵

(500) JOURS ENSEMBLE

MARC WEBB

USA | 2009 | 96'

Tom croit encore en un amour qui transfigure, un amour à la destinée cosmique, un coup de foudre unique. Ce qui n'est pas du tout le cas de Summer. Cela n'empêche pourtant pas Tom de partir à sa conquête, armé de toute sa force et de tout son courage, tel un Don Quichotte des temps modernes. La foudre tombe le premier jour, quand Tom rencontre Summer, la nouvelle secrétaire de son patron, une belle jeune fille enjouée.

Au 31^e jour, les choses avancent, lentement. Le 32^e jour, Tom est irrémédiablement conquis, pris dans le tourbillon étourdissant d'une vie avec Summer. 185 jours après leur rencontre, la situation est de plus en plus incertaine – mais pas sans espoir.



SCÉNARIO: Scott NEUSTADTER
IMAGES: Eric STEELBERG
MONTAGE: Alan Edward BELL
MUSIQUE: Mychael DANNA

INTERPRÈTES:
Joseph GORDON-LEVITT (Tom Hansen)
Zoöey DESCHANEL (Summer Finn)
Geoffrey AREND (McKenzie)
Chloë Grace MORETZ (Rachel Hansen)
Clark GREGG (Vance)
Minka KELLY (Autumn)



EN AVANT-PROGRAMME :
COURT MÉTRAGE

JE SUIS CÉLIB'

DE BORIS VASSALO ET JÉRÉMIE POPPE,
FRANCE / 2015 / 2'20

Pour Alice, l'homme idéal n'existe pas. Elle les utilise tous comme des objets, en fonction de ses envies et de ses besoins.

FILMSACTU

"Two thumbs up", "coup de cœur", "le choix de la rédaction"... on ne saurait trop quel terme employer pour convaincre les spectateurs de foncer dans les salles pour aller voir ce film.

Surprenante sucrerie légèrement acidulée, *500 Jours ensemble* vient nous rappeler que la comédie romantique est un genre qui peut fonctionner en dehors de quelques codes préétablis et qui peut encore nous surprendre pour peu qu'il soit traité avec un peu d'audace (comme tous les genres donc). Porté par un scénario malin, emmené par une mise en scène imaginative et des comédiens attachants, ce premier film du réalisateur Marc Webb (la révélation du film, un talent à suivre de près) est une excellente surprise qui laisse avec le sourire aux lèvres et des images plein les yeux.

Pouvoir découvrir sur grand écran une comédie romantique américaine originale, au XXI^e siècle, est tellement rare qu'il est impossible de passer à côté. Et en allant voir *500 Jours ensemble*, blasés que nous sommes, nous nous attendions vraiment à voir une énième histoire d'amour au démarrage faussement cynique, qui ferait semblant de sortir des clous avant d'y revenir sagement et d'étaler un cahier des charges mielleux dans ses deux dernières bobines.

On imaginait déjà le film de Marc Webb comme le "feel-good movie" de l'année, qui ferait s'extasier l'intelligentsia sur le "nouveau cinéma indépendant américain" (sic) avant de tout rafler aux Golden Globes et d'être oublié l'année d'après. Bref, en rentrant dans la salle, nous nous attendions à beaucoup de choses sauf à être surpris. Et c'est précisément ce qui s'est passé.

500 Jours ensemble est sans doute la comédie romantique américaine la plus originale et la plus emballante qu'il nous ait été donné de voir depuis *Punch Drunk Love* de Paul Thomas Anderson.

Appuyée par une direction artistique réfléchie (très intéressante utilisation des couleurs dans les costumes, décors et ambiance), la mise en scène de *500 Jours ensemble*, audacieuse et rafraîchissante (on y trouve une hilarante séquence de comédie musicale, une introduction aux relents d'*Amélie Poulain*, ainsi qu'une très belle scène en split screen), peut se targuer d'être une des plus innovantes de l'année. Et lorsqu'on sait qu'il s'agit là du tout premier film du jeune réalisateur Marc Webb, on ne peut que se montrer admiratif d'une telle profusion d'idées, d'une telle maîtrise de la narration et on apprécie d'autant plus ce que



notre rédacteur en chef adoré appellerait "une proposition de cinéma".

Webb a des choses à raconter et sait comment faire pour les raconter, avec des images, avec du son, avec des gestes et des paroles. À noter au passage que la BO du film est assez jouissive, enchaînant Les Smith avec Daryl Hall & John Oates, en passant par Les Clash, Simon et Garfunkel et Carla Bruni!

Mais *500 Jours ensemble* ne peut se résumer à un film de metteur en scène. Écrit par un duo de scénaristes quasi-débutants, ce film s'attaque à plusieurs thèmes rarement abordés dans les comédies romantiques mainstream et impose au final une vision à la fois tendre et juste, malicieuse et fantaisiste au départ puis finalement tristement réaliste et gentiment désabusée.

Tout le contraire des comédies romantiques actuelles donc, qui partent d'un postulat cynique pour finir les deux pieds dans la guimauve.

S'amusant à briser un à un tous les clichés romantiques vus au cinéma ces dernières années, arborant une narration totalement déstructurée et intelligemment décousue rendant percutantes nombre de séquences casse-gueule, réfutant la thèse d'un amour universel, passionnel et éternel, s'amusant à décortiquer quelques mécanismes d'autopersuasion masculins (se basant sur l'analyse crapuleuse de quelques "signes" qui veulent dire tout et son contraire), *500 Jours ensemble* brille par son scénario original et rythmé. Au cœur de l'intrigue, deux personnages éminemment sympathiques, interprétés par les excellents Joseph Gordon-Levitt (l'éternel amoureux lunaire) et Zoöey Deschanel (la pétillante blasée de l'amour), tous deux au diapason de la première à la dernière image du film. Un couple qui avec le temps pourrait devenir, si le film rencontre le succès qu'il mérite, un duo de cinéma aussi emblématique que ceux formés par Harry Burns et Sally Albright (*Quand Harry rencontre Sally*), par Jesse et Céline (*Before Sunrise*, *Before Sunset*), par Charlotte et Bob Harris (*Lost in translation*) ou encore par Barry Egan et Lena Leonard (*Punch Drunk Love*). C'est tout le mal qu'on leur souhaite.



MARDI 19 FÉVRIER

18.³⁰ - 20.⁴⁵

CENTAURE

AKTAN ARYM KUBAT

Kirghizistan-Allemagne
Pays-Bas-France
2016 | 89'

Dans un village au Kirghizistan, Centaure, autrefois voleur de chevaux, mène désormais une vie paisible et aime conter à son fils les légendes du temps passé, où les chevaux et les hommes ne faisaient plus qu'un. Mais un jour, un mystérieux vol de cheval a lieu et tout accuse Centaure...



EN AVANT-PROGRAMME :
COURT MÉTRAGE

LOVE, HE SAID

D'INÈS SEDAN
FRANCE / 2018 / 5'20

Entre le poème visuel et le documentaire peint, un cri d'amour de Charles Bukowski...

Questions à...

AKTAN ARYM KUBAT

— Après *Le Voleur de lumière*, vous revenez sur un thème qui vous semble cher : le passage d'un monde de traditions à un monde moderne dans lequel égoïsme et individualisme semblent prédominer. Quel fut le point de départ de ce film ?

Avec mon producteur, Cedomir Kolar, on a une habitude : une fois le film présenté à un festival, il me demande quel sera mon prochain projet. Donc, une fois que *Le Voleur de lumière* fut terminé, je lui ai raconté plusieurs histoires, dont l'une était celle d'un voleur de chevaux qui vivait dans mon village. On avait un bel étalon tacheté qu'un jour il a volé. On l'a attrapé, interrogé, rossé, mais il n'a jamais voulu avouer la raison de ce vol. Je pense qu'il voulait juste le monter pour sentir la vitesse, le vent... Cedomir m'a tout de suite dit que cette histoire l'intéressait. Et je l'ai développée en pensant que, si mes trois premiers films formaient une trilogie (*La Balançoire*, *Le Fils adoptif*, *Le Singe*) dont le thème central était "je me souviens et j'ai mal", je pense que *Le Voleur de lumière*, *Centaure* et -j'espère- mon prochain film formeront aussi une trilogie dont le thème est "je vis et j'ai mal". Ce que j'endure, ce que je vois dans mon pays, me fait réagir et me fait mal. Je ne pense pas être le seul dans ce cas, les artistes en général réagissent ainsi. Et donc l'histoire, développée dans *Centaure* et qui parle d'un homme qui cherche Dieu, est comme une généralisation de mes propres souffrances, de ma douleur.

— On a l'impression que la société kirghize est à un tournant de son histoire, accrochée à sa mythologie et à ses croyances, mais déjà plongée dans les tourments de l'argent, de la corruption dans lesquels elle semble se déliter. Est-ce le cas ?

Rien de ce qui est dans ce film n'est inventé : c'est exactement ce qui se passe dans notre pays. D'autant plus que, compte tenu de sa petite taille, ce pays est soumis aux influences extérieures : avant, c'était le système soviétique ; aujourd'hui, les événements mondiaux s'y reflètent. La répartition des biens est douloureuse et je pense que l'absence de culture, dans le sens le plus général de ce terme, en est la cause : la politique se fait sans la culture, les hommes d'affaires sont incultes, l'État, la gestion, tout cela est aujourd'hui en dehors du champ culturel. Or je pense que toute nation, tout peuple, tout homme



Au-delà de la dissection réaliste et scrupuleuse des déchirements de la société kirghize qui sous-tend son propos, le film frappe et séduit d'abord par ses échappées lyriques.

Les Cahiers du cinéma



est attiré par ses racines. Peut-être qu'un simple être humain n'est pas capable de l'exprimer, mais l'artiste le fait pour lui. Certes, tous les metteurs en scène kirghizes ne traitent pas ce thème-là, il y en a même qui trouvent que je fais du folklore. Or moi je pense qu'un artiste ne peut intéresser le monde que s'il parle de sa propre culture. Si on fait un parallèle avec la biodiversité, à l'heure où on tente de préserver les insectes et certains animaux, j'ai envie que mon peuple le soit aussi, qu'il ait la chance de pouvoir s'exprimer, de montrer sa propre culture. Nous sommes tous des terriens, mais avec des langues différentes, des cultures différentes : c'est cette position que j'essaie de défendre dans ce film. Il a d'ailleurs été très bien accueilli au Kirghizistan, alors que *Le Voleur de lumière* avait créé un scandale car, si la figure du héros semblait plaire à tous, certains épisodes ont été interprétés diversement. On m'accuse, de plus, de prendre de l'argent en Occident pour filmer les

SCÉNARIO : Aktan Arym KUBAT, Ernest ABDYJAPAROV
IMAGES : Khassan KYDYRALIEV
MONTAGE : Petar MARKOVIC
SON : Gerben KOKMEIJER, Manuel LAVAL
MUSIQUE : Andre MATTHIAS
INTERPRÈTES : Aktan ARYM KUBAT (Centaure), Nuraly TURSUNKOJIEV (Nurberdi), Zarema ASANALIEVA (Maripa), Taalaikan ABAZOVA (Sharapat), Ilim KALMURATOV (Sadyr)

Dans le cadre des séances hebdomadaires du Ciné-Club



TOUS LES 3^{ES} MARDIS DU MOIS

BAR & PETITE RESTAURATION

seront proposés de 18h à 21h 30 dans le hall du théâtre.

Un moment propice aux échanges conviviaux.

villages, alors que je pourrais filmer la ville, le progrès. Mais je suis né et j'ai grandi dans un village et je montre la vie telle qu'elle est, ce qui a le malheur de déplaire au gouvernement et au président! Même un de mes scénaristes se demandait si ce que je faisais n'était pas de l'exotisme pour Occidentaux et que c'était ainsi que je soutirais de l'argent à ces derniers! Mon producteur lui a alors répondu: « *Oui, c'est exotique cinq minutes, comme tout film provenant d'un pays que je ne connais pas. Mais, après ces cinq minutes, on voit si c'est du cinéma ou pas.* » En fait, ce qui m'intéresse, c'est ce que disait Léon Tolstoï en exergue d'Anna Karénine: « *Toutes les familles heureuses se ressemblent, mais chaque famille malheureuse l'est à sa façon.* » C'est justement cette différence qui intéresse l'artiste: à quoi bon suivre un personnage repu, content, heureux? Que puis-je en dire? De plus, je ne dis pas que l'État est mauvais, je dis que les gens vivent mal.

— Quelle place occupe le cheval dans votre culture?

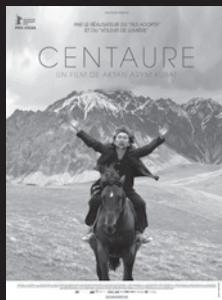
Sans doute qu'on a le cheval dans le sang. Mes parents, mes grands-parents n'étaient aucunement liés à la nature, au cheval, et je n'en ai pas eu jusqu'à mes 15 ans, mais j'en ai toujours voulu un. Sans doute que notre culture de nomades nous entraîne vers le cheval. Je pense que c'est vraiment en nous: le cheval est pour nous ce que le vélo est pour vous! J'ai donc eu un cheval vers mes quinze ans et m'en suis séparé au retour de mon service militaire, car ça demande du temps et de

l'argent de l'entretenir. Mais dans notre langue, nos proverbes, notre philosophie, le cheval est présent. Dire que "le cheval est les ailes de l'homme", ce n'est pas seulement un dicton: je pense vraiment qu'un homme qui a un cheval est un homme ailé. L'homme et le cheval créent l'harmonie. Je pense que ces ailes, c'est là justement que sont notre culture, notre tradition, qu'on a perdues: le cheval, la nature, la culture – c'est dans la conjonction de ces trois éléments que nous vivions en harmonie. Auparavant, par exemple, on ne tuait le cheval que lors des enterrements, car il accompagnait le défunt dans l'au-delà: il était le passeur de l'âme. On le voit dans les fouilles qui sont faites aujourd'hui. Mais désormais on tue le cheval pour toutes sortes de fêtes: la circoncision du fils, la naissance d'un garçon, les fiançailles de la fille, l'anniversaire... Et on les mange aujourd'hui, alors que je pense que ce n'était pas le cas auparavant, car ils étaient nos ailes. Je crois qu'on est redevenus des sauvages: on a perdu nos ailes, notre culture. Et le mythe de Kambar-Ata que mon personnage raconte à son fils existe bien: c'est lui, le protecteur des chevaux. On croyait alors au Ciel et on avait des protecteurs, comme Kambar-Ata. En revanche, on a brodé un conte autour de ce mythe, qui plonge ses racines dans nos anciennes croyances. On perd aujourd'hui le lien qui nous unissait aux chevaux, à la nature. Et nos politiciens, nos députés, nos gouvernants, privés de culture, sont donc mi-hommes mi-animaux.

Aktan Arym Kubat

Aktan Arym Kubat naît au Kirghizistan en 1957. Diplômé de l'Académie d'Art de Bichkek, il démarre sa carrière en tant que chef décorateur dans les années 80. Durant dix ans, il occupe divers postes au sein des studios. Il évolue progressivement vers le poste de premier assistant, puis vers la réalisation et la mise en scène. Son premier long métrage, *Le Fils adoptif*, sort en 1998. En 2001, il présente *Le Singe* à Cannes, dans la sélection Un certain regard. Ce second long métrage prolonge le parcours partiellement autobiographique par l'évocation de l'adolescence en Kirghizie.

En 2010, il signe *Le Voleur de lumière* présenté à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. *Centaure* a été primé au dernier Festival de Berlin.



2
FÉVRIER
2019

LE CINÉ-CLUB JACQUES BECKER



PRÉSENTE

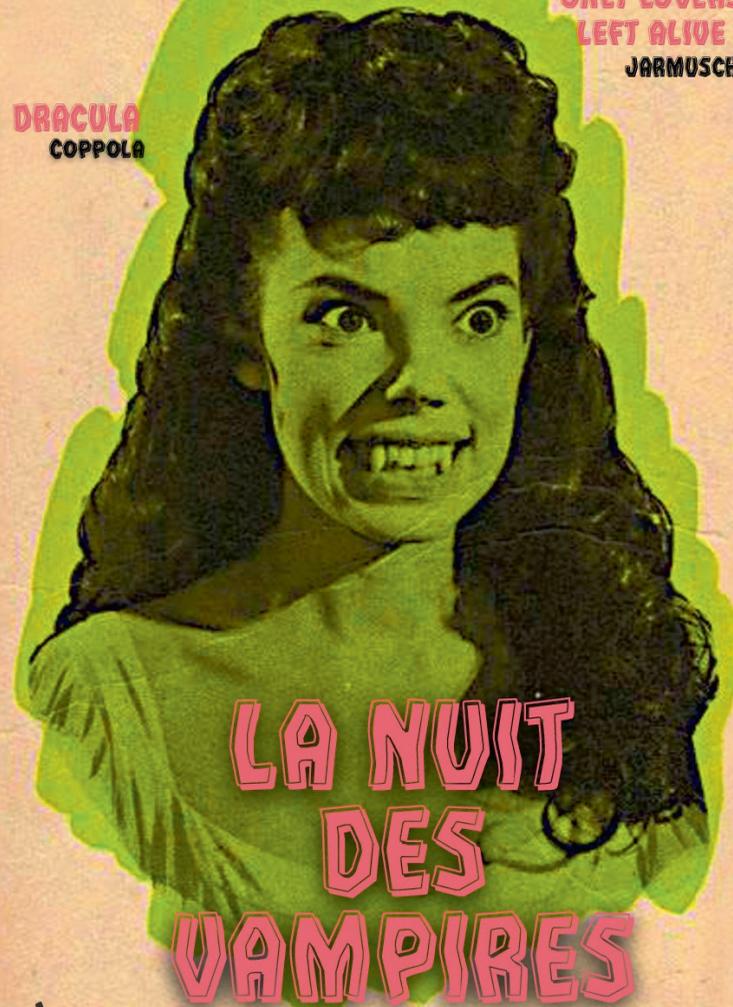
LE BAL DES VAMPIRES

POLANSKI

ONLY LOVERS
LEFT ALIVE

JARMOUSCH

DRACULA
COPPOLA



LA NUIT
DES
VAMPIRES



3 FILMS - APÉRO D'HÉMOGLOBINE - REPAS SANGLANT - SURPRISES
THÉÂTRE BERNARD BLIER - PONTARLIER - DÈS 20H

2
FÉVRIER
2019

Programme

#3

CINÉ CLUB

JACQUES BECKER

08/01 18.³⁰ + 21.⁰⁰

FRIDA

JULIE TAYMOR
MEXIQUE-CANADA-
USA / 2002 / 122'



29/01 18.³⁰ + 20.⁴⁵

L'OPÉRA

JEAN-STÉPHANE BRON
FRANCE-SUISSE
2017 / 110'



05/02 18.³⁰ + 20.⁴⁵

J'AI TUÉ MA MÈRE

XAVIER DOLAN
CANADA / 2009 / 100'



15/01 18.³⁰ + 20.⁴⁵

DO THE RIGHT THING

SPIKE LEE
USA / 1989 / 120'



02/02

La nuit des Vampires

20.⁰⁰
DRACULA

23.⁰⁰
**LE BAL DES
VAMPIRES**

01.⁰⁰
**ONLY LOVERS
LEFT ALIVE**



12/02 18.³⁰ + 20.⁴⁵

(500) JOURS ENSEMBLE

MARC WEBB
USA / 2009 / 96'

19/02 18.³⁰ + 20.⁴⁵

CENTAURE

AKTAN ARYM KUBAT
KIRGHIZISTAN-ALL-
PAYS-BAS-FRANCE
2016 / 89'



22/01 18.³⁰ + 20.⁴⁵

UMRIKA

PRASHANT NAIR
INDE / 2015 / 105'



Les films en langue étrangère sont projetés en version originale sous-titrée en français.

Conception du bulletin-programme: Emmanuel Chagrot et Romain Daddi / Mise en page et impression: Simon Graphic, Orlans.